STARCK TREK

TEXTE **JULIEN BARRET** PHOTO **PHILIPPE STARCK**

The Invisible Man

PAOLO ROVERSI ÉST UN ÉMINENT PORTRAITISTE DONT LES CLICHÉS SUSPENDENT LE TEMPS EN CAPTURANT L'INTENSITÉ DES ÉMOTIONS.

Un petit immeuble du quartier Montsouris, à Paris. Ancien institut de beauté, le studio photo de Paolo Roversi l'est en fait toujours, puisqu'y défilent les plus belles filles. Sa secrétaire me fait pénétrer dans une vaste salle cubique qui évoque la forme du boîtier Polaroid. Elle me désigne un fauteuil de cuir noir, cubique lui aussi. Lunettes à grosses montures et petite moustache sur un visage souriant, Paolo arrive, s'excuse du retard et me propose de monter sur la terrasse. Il est sympa, drôle et ponctue la conversation de rires communicatifs. "Ça fait 25 ans que je suis ici, 25 ans, vous vous rendez compte, c'est horrible"! Peur de vieillir? "Non, je suis juste étonné que ça passe à une telle vitesse. J'aime bien vieillir, au contraire. Surtout que j'ai la chance de faire un métier qui me maintient en contact avec les jeunes". Soudain, une série d'aboiements rompt le calme relatif de la maison. Le coupable est un labrador couleur chocolat nommé Assam, en référence au thé indien que Paolo apprécie. Assam témoigne sa joie ou son irritation à l'arrivée du petit cador de Marion Cotillard : "Vanity Fair" veut un portrait de l'actrice…

Le miroir de l'âme

Né à Ravenne (Italie) en 1947, Paolo Roversi est arrivé à Paris à 24 ans. Il aimait la photo, le théâtre et le cinéma, mais n'avait pas particulièrement l'intention de travailler dans la mode. "J'ai commencé par des natures mortes. Puis j'ai fait des portraits de filles. Au début, je les photographiais comme des natures mortes mais ce n'était pas très beau", dit-il en riant. "Ensuite, j'ai commencé à vraiment essayer de trouver leur âme. La beauté est le miroir de l'âme : c'est une vieille formule, mais elle est très bonne". Pour lui, chaque photographie est un portrait. Qu'il s'agisse d'un paysage, d'un arbre, d'un visage… "Le portrait est un échange très intense qui laisse transparaître sentiments, émotions, séduction, narcissisme ou générosité. Je cherche toujours une émotion, une évocation quelconque. Si cette émotion n'est pas présente au moment de la prise de vue, la photographie ne donnera rien". Paolo me dessine le schéma qu'il fait en introduction à son cours de photo à l'école d'art de Lausanne. Trois éléments : une pellicule, un appareil et… un cœur : pour symboliser la pensée, l'idée ou le concept personnel nécessaires à une bonne photo. Mais si la technique ne suffit pas, elle n'en est pas moins indispensable. "Quand j'étais jeune, je suis allé prendre des photos dans la pinède de Ravenne. Je pensais réaliser une série extraordinaire, mais en les développant, je me suis rendu compte qu'il n'y avait rien du tout. Je ne connaissais pas encore le langage de la photographie".

Magie noire

Paolo Roversi est un photographe mystique. "La photo ne doit pas être seulement la représentation de la réalité mais une révélation. C'est quelque chose de mystérieux, presque de la magie noire. Certaines tribus africaines pensent qu'on leur vole leur âme en prenant une photo. Je crois qu'elles n'ont pas tout à fait tort". Image figée, temps arrêté, moment éternel : Paolo perçoit la photographie comme une façon d'exorciser la mort. Fasciné par les rapports qui la lie au temps, "malade de nostalgie", il s'émeut à la vue d'une vieille photo. Ou en regardant "Amarcord", ce long-métrage dans lequel Federico Fellini revient sur ses jeunes années. "Amarcord" qui, dans le dialecte de sa région, signifie "Je me souviens". Un autre film lui rappelle son enfance, "Deserto Rosso" d'Antonioni : à 13 ans, le petit Paolo faisait l'école buissonnière pour suivre le tournage du maître dont c'était le premier long-métrage en couleurs. "Il avait fait peindre des rues entières en gris et une grande partie de la pinède en blanc", se souvient-il. Cette pinède magnifique qu'il n'était pas parvenu à immortaliser, tout jeune photographe. Il devrait peut-être y retourner…

PHOTOGRAPHER PAOLO ROVERSI SEES EVERY IMAGE HE TAKES AS A PORTRAIT, AN ONGOING ATTEMPT TO CAPTURE TIME AND UNDERSTAND THE SOUL.

Inside a small building in southern Paris, Paolo Roversi has his studio in an old beauty parlour. (With all the beautiful women who visit him, it somehow still is). His assistant shows me into a huge square room, which looks rather like the case of a Polaroid camera. She points me towards a leather chair that is also square. Paolo arrives; big-framed glasses perched over a little moustache, he excuses himself for being late and suggests we head up to the terrace. He's nice, funny and punctuates his conversation with communicative laughs. "I've been here for 25 years", he says. "Do you realise? It's horrible!" Is he scared of getting old? "No, I'm just amazed at how quickly the years have passed. Actually, I like getting old. Especially when I'm lucky enough to be doing this job, which keeps me in contact with young people". Suddenly, a series of barks disturb the calm of the house. The guilty party is a chocolate-coloured Labrador called Assam (named after Paolo's favourite tea), barking to show his joy (or irritation) at the arrival of the actress Marion Cotillard. "Vanity Fair" wants Paolo to take her portrait.

The mirror of the soul

Born in Ravenna in 1947, Paolo arrived in Paris aged 24. He loved photography, theatre and cinema, but didn't really intend to work in fashion. "I began with still lifes. Then I did portraits of young women. To begin with, I photographed them like still lifes, but the result wasn't very beautiful", he says, laughing. "Then I really began to try to find their soul. Beauty is the mirror of the soul: it's an old saying, but it's still true". Every photograph is a portrait to Paolo, whether it's a landscape, a tree or a face. "Portraiture is an intense exchange that allows feelings, emotions, seduction, narcissism and generosity to appear", he explains. "I'm always looking for an emotion, an evocation of some sort. If this emotion isn't there in the moment when the shot is taken, the photograph will give nothing". Paolo sketches out the introduction to the photography class he teaches at Lausanne art school. To symbolize the thought, the idea and personal concept necessary for a good photograph, you need three elements: a film, a camera and a heart. Technique might not be enough, but that doesn't make it any less indispensable. "When I was young, I went to take some photographs in the pine forest around Ravenna. I thought that I had taken an extraordinary set of photographs, but when I developed them I realized that there was nothing. I still didn't know the language of photography".

Black magic

Paolo Roversi is a bit of a mystic. "Photography can't just be about the representation of reality, but also a revelation. It's something mysterious, akin to black magic. Certain African tribes believe you steal their soul when you take their photograph and I don't think that they're far off the truth". Paolo sees photography as a way of exorcising death in a frozen image, stopped time, an eternal moment. Fascinated by the links between different moments in time and being "terribly nostalgic", he is also touched by the sight of an old photograph as he is when he watches "Amarcord", the film in which Federico Fellini looked back on his youth. (In regional dialect "amarcord" means "I remember"). Another film that reminds Paolo of his youth is Antonioni's "Deserto Rosso": aged 13, Paolo played truant from school to follow the film's shoot (the director's first in colour). "He had painted entire streets grey", remembers Paolo, "and a large part of the pine forest white". The same magnificent forest that Paolo never did manage to capture completely. Maybe he should go back…

16 AOÛT. JE M'APPRÊTE À INTERVIEWER LE FOURMILLANT ET MONDIALEMENT INCONTOURNABLE MULTI-DESIGNER PHILIPPE STARCK, QUI PASSE DES VACANCES STUDIEUSES DANS SA MAISON DE FORMENTERA.

Chez chacun de mes parents, le salon est orné de ses sièges Louis Ghost. À la pression familiale se mêle ma propre fascination pour cet homme à la créativité boulimique et polymorphe : architecture, design intérieur, appareils électriques, bagages, vêtements, meubles urbains, mais aussi bateaux solaires, voitures à hydrogène, avions, fusées… Je toussote, m'éclaircis la voix. Sa "public relation" m'a demandé d'avoir un enregistreur car Starck est "généreux dans ses réponses". Au prix d'un système de fortune, j'installe le téléphone face au Dictaphone, en tâchant d'étouffer un larsen particulièrement infect. On peut y aller. "Bonjour, c'est pour l'interview de WAD… "Ah oui, j'aime beaucoup WAD, et j'aime beaucoup le grand mec chevelu, je ne sais pas si c'est le propriétaire ou le directeur mais il est très sympathique"!

Objets-symboles

L'une des caractéristiques les plus fascinantes de Starck, c'est de concevoir des objets qui deviennent des symboles : le presse-agrumes araignée, les montres-bracelets ou les panneaux "histoire de Paris"… "Quand on a la chance et la malchance d'être un créateur, ça donne une certaine responsabilité. La responsabilité principale est de savoir si l'objet que l'on met au monde mérite ou non d'exister. L'un des paramètres est de voir si cet objet dépasse sa fonction pour devenir une borne, une chambre d'échos, un miroir et vous révèle quelque chose de votre vie". Un peu comme des œuvres d'art à la portée de tous. Ou, selon la terminologie starckienne, des "non-objets" destinés à des "non-consommateurs". "Il y aura toujours des objets qui auront le malheur d'être créés, développés et produits par des gens intelligents et talentueux mais vénaux et cyniques, qui ne cherchent pas à donner quelque chose mais simplement à voler l'argent de ceux qu'ils appellent d'une façon méprisante les cibles conformateurs". À cela, Starck oppose ce "marché moral" auquel il participe depuis 30 ans.

"Un soleil dans chaque image"

Dites, Philippe, si on parlait cinéma? Après avoir fait semblant de n'y rien connaître : "j'y vais tellement peu que je ne me rappelle même plus si ça existe", Starck finit par citer Abel Gance : "le cinéma, c'est un soleil dans chaque image". Et d'ajouter, pertinent et péremptoire, comme souvent : "si un film n'est pas un soleil dans chaque image, pour moi, c'est qu'il ne mérite pas d'exister". Espiègle aussi : "j'ai basé toute ma vie sur un film que j'ai vu tout petit, "L'Homme Invisible", parce qu'à l'époque j'étais invisible. Cet homme invisible devenait visible en mettant des bandelettes autour de lui. Ça a été la solution pour moi : j'ai créé des objets, des projets qui m'ont rendu visible aux yeux des autres et à mes yeux". L'ex-homme invisible aime les films d'Alejandro González Iñárritu. Il a adoré "Crazy Kung-Fu", de Stephen Chow. "Je suis très porté sur le cinéma chinois, hongkongais et coréen. J'avais été frappé à l'époque par "Dodes'kaden" de Kurosawa. Évidemment, on ne peut pas faire l'impasse sur Stanley Kubrick qui est fondamental. Évidemment j'aime beaucoup David Lynch".

Inconscient collectif

Lynch, forcément… Au cinéma comme ailleurs, l'inconscient collectif passionne Starck. "Ce qui m'intéresse, c'est plus les non-dits, les lapsus que ce qui est dit. En France, on a un cinéma très intellectuel mais très dit, et quelquefois surdit. Le cinéma étranger laisse beaucoup plus de place à des messages inconscients. Une seconde d'un vol de 'Batman' vaut parfois plus qu'un film intellectuel européen".
Le vol spatial aussi intéresse Starck, qui, entre autres casquettes, porte celle de directeur de création chez Virgin Galactic. "C'est quelque chose de magnifique et de fondamental pour l'histoire de notre espèce humaine puisqu'il s'agit de libérer et de démocratiser l'espace. On dessine des fusées, des vêtements, des aéroports spatiaux". Le petit Starck peut donc être rassuré, il est bien visible maintenant. Non seulement aux yeux du monde, mais bientôt de l'univers.

IT'S AUGUST 16 AND I'M GETTING READY TO INTERVIEW THE PRODIGIOUS AND WORLDWIDE PHENOMENON THAT IS DESIGNER PHILIPPE STARCK, WHO'S ON HOLIDAY IN HIS HOUSE IN FORMENTERA.

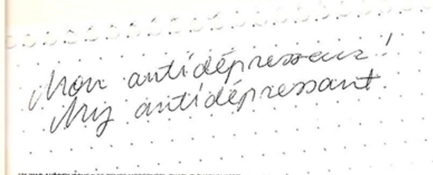
In both my parents' living rooms sit Starck's Louis Ghost chairs. Family pressure is mixed up with my own fascination for the man whose creativity is both multidisciplinary and polymorphous: he's worked on architecture, interior design, electrical appliances, clothing, street furniture, not to mention a solar boat, hydrogen car, planes and rockets. His PA has asked me to have a tape recorder ready because Starck is "generous with his answers". I set up a makeshift system with my Dictaphone placed in front of the phone, hoping that I can smother any particularly nasty feedback. I clear my throat; we're ready to go. "Hello", I begin, "it's for the interview with WAD…" "Ah yes", says the voice on the other end, "I really like WAD and I really like the tall bloke with lots of hair; I don't know if he's the owner or the director, but he's very nice!"

Object-symbols

One of Starck's most fascinating characteristics is his ability to create objects that become symbols: the "spider" juice extractor, the watch-bracelets or the "history of Paris" noticeboards. "Having the luck and bad luck to be a designer comes with a certain responsibility", he explains. "The main responsibility is to know if the object you're putting out into the world deserves to exist or not. One of the parameters is to see if the object goes beyond its function to become a marker, an echo chamber, a mirror which reveals something about your own life". A little like freely available works of art, or, according to Starck's terminology, "non-objects" aimed at "non-consumers". "There will always be objects that will have the bad luck to be created, developed and produced by people who are intelligent and talented, but also mercenary and cynical, who aren't looking to do anything except steal money from people they contemptuously call 'target conformers'". For 30 years, Starck has worked in what he calls his "moral market", in opposition to the mercenaries.

"A sun in every frame"

Say, Philippe, what about talking about cinema? After making out that he knows nothing, he says, "I go so seldomly that I hardly remember its existence". He quotes legendary director Abel Gance, saying that, "Cinema is a sun in every frame", before adding in his pertinent and preemptory way, "If a film isn't a sun in every frame, then for me, it means that it doesn't deserve to exist". Starck can also be mischievous, "I've based my whole life on the film I saw as a kid, 'The Invisible Man', because at the time I was invisible. This invisible man who becomes visible to others by wrapping himself in bandages: that was the answer for me. I created objects, projects, which rendered me visible in the eyes of others and in my own eyes". The ex-invisible man loves the films of Alejandro González Iñárritu and he adores Stephen Chow's "Kung Fu Hustle". "I'm really into Chinese, Hong Kong, and Korean cinema. I remember being struck at the time [1970] by Akira Kurosawa's 'Dodesukaden'. You evidently can't skip over Stanley Kubrick, who is fundamental, and I obviously love David Lynch".

Collective unconscious

Of course Lynch. In the cinema, as elsewhere, Starck is passionate about the collective unconscious. "What interests me is more what's not said and the Freudian slips in what is said. In France, we have a really intellectual cinema that's very wordy, sometimes too much so. Foreign cinema leaves a lot more space for unconscious messages. A second of Batman in flight is sometimes worth more than an entire intellectual European film".
Space flight also interests Starck. Among his many other projects, he is artistic director at Virgin Galactic. "It's something magnificent and fundamental for the history of our species, because it's about freeing and democratizing space. We're designing rockets, clothing and spaceports". The invisible Starck can be reassured: he's plainly visible now. Soon, not only in the eyes of the world, but the universe.